

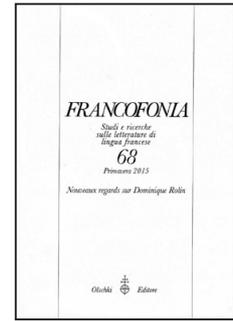


The classification which the author does is dual and explicit, for that it becomes absolute and immutable. But things seem a little bit different if we study the historic film from the point of view of the relationship it draws with the past. Just how the philosopher observes later on, the courageous filmmakers are those who look for some kind of revival of the past, involving the nuances of the times portrayed on the screen. Jude does not stop at the level of historic film, but tries and succeeds to create intertextuality and not through the language of the times, but through classical theatre. Radu Jude makes an intellectual film and looks for a relationship with a spectator who has a cultural and historical background. Moreover, its audience have to be prepared for a film that affects the image of Romanian historical events. But that is another discussion.

We praised the way in which Ferencz-Flatz avoids philosophy to concentrate on cinema, but in the penultimate chapter of his book he changes the roles a little bit and talks about Husserl and Benjamin in a way in which he has not done before. This fact may be a manner through which the author tries to explain the starting point of his analysis, but I am of the opinion that such a thoroughgoing study is not necessary for the entire work, because it breaks the rhythm, which was very well constructed until this point. But I am not insisting, but letting you to read the entire book by Christian Ferencz-Flatz about Romanian cinema.

Georgia Moraru

Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese, no. 68, *Nouveaux regards sur Dominique Rolin*, primavera 2015



La revue semestrielle *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, dirigée par Maria Chiara Gnocchi de l'Université de Bologne, consacre le présent numéro à l'écrivaine belgo-française Dominique Rolin, qui aurait fêté en 2013 son centième anniversaire. Occasion pour les lecteurs et exégètes de la romancière de faire le point des perspectives critiques que l'on a prêtées jusqu'à ce jour à une œuvre non seulement de vaste étendue, mais aussi riche et puissante, vu la récurrence des thèmes et leur variance stylistique, et d'en rechercher de nouvelles. Le volume, paru chez Olschki Editore (Florence), va dans cette dernière direction, en conviant même des chercheurs qui ne sont pas des spécialistes de l'œuvre rolinienne, mais dont les orientations théoriques favorisent une relecture originale et novatrice des romans représentatifs de l'écrivaine. Cette entreprise est d'autant plus importante, observe Maria Chiara Gnocchi dans l'ouverture en guise d'argument à la section des articles, que peu d'ouvrages ont été consacrés jusqu'à présent à Dominique Rolin. Et si, à la pénurie des études on ajoute la tendance à univocité (l'interprétation de l'œuvre rolinienne en clé psychanalytique par exemple), à une trop confortable fidélité aux indices que la romancière nous livre, en métadiscours, sur son écriture, la tentation « de lire un corpus aussi compact et cohérent que celui des œuvres de Dominique Rolin en faisant



en quelque sorte sauter sa carapace » (p. 9) devient presque une nécessité.

Dans un premier article, Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre, professeurs à l'Université de Bruxelles, auteurs d'un essai sur Edmond Picard, abordent le double cadre de l'ascendance familiale et de l'institution littéraire, en questionnant le rôle joué dans le ressourcement autobiographique, qui se trouve à la base de quelques romans importants de Dominique Rolin, par Judith Cladel, sa tante maternelle. Fille de Léon Cladel, écrivain naturaliste et ami d'Auguste Rodin, Judith Cladel développe elle aussi une carrière littéraire, surtout comme essayiste et biographe, ce qui lui acquit une place au jury du prix Fémina de 1916 jusqu'à son décès en 1958, sa nièce lui succédant la même année. Les auteurs de l'article montrent comment, en tant que légatrice testamentaire des manuscrits littéraires de sa tante, y compris les échanges épistolaires avec l'écrivain Edmond Picard, Dominique Rolin a pu y trouver des repères factuels de l'histoire familiale qu'elle a ensuite incorporés dans ses récits autofictionnels.

Dans son étude appliquée au roman *Dulle Griet* de Dominique Rolin, inspiré du tableau homonyme de Pieter Brueghel, Juline Hombourger se sert de la notion de « travail du négatif » d'abord présente dans la dialectique de Hegel, ensuite théorisée par le psychanalyste André Green, pour rendre compte des techniques narratives, traduisant des mécanismes inconscients, à travers lesquelles le négatif apparaît comme créateur d'une écriture poétique chez Dominique Rolin. En prenant le cas de *Dulle Griet*, Juline Hombourger indique comme l'un des instruments du négatif, qui donne également la mesure de l'authenticité du verbe dans le roman rolinien,

l'effacement du refoulement, exprimé par la formule paradoxale « écrire ce que l'on ne peut pas écrire » (p. 49). L'auteur de l'article, qui a antérieurement réalisé une thèse sur *Le travail du négatif dans l'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, voit dans la figure de Dulle Griet, à la fois créatrice et destructrice, l'allégorie de l'œuvre rolinienne, qui joue sur la polarité – vie et mort, positif et négatif – et sur le dédoublement du « moi », le résultat étant une imagerie et un langage poétiques.

Jean-François Plamondon, spécialiste de la littérature autobiographique, analyse un autre roman rolinien, *Lettre au vieil homme*, qu'il propose comme « récit de filiation » ou « archéologie de soi », selon la terminologie de Dominique Viart. Dans ce roman qui est une longue lettre adressée au père, Dominique Rolin procède à une mise en abyme de la lettre, dont le contenu est traqué entre le temps de l'écriture et celui de la lecture, de sorte que le récit intime se place à mi-chemin du connu et de l'inconnu, de l'achevé et de l'inachevé, l'enjeu étant moins de rendre au texte des allures de récit, vu comme enchaînement d'événements, que de soutenir la dynamique de l'écriture, où le « je » se reconnaît comme tel au fur et à mesure qu'il s'écrit en toute liberté et « sans intention » (p. 61). Ici, comme dans la plupart des romans roliniens, l'acte de la narration, empreint de spontanéité et de gratuité, prend les devants. Par l'emploi de l'opposition conceptuelle « nécessité » – « contingence », le principe gagnant étant le dernier, Jean-François Plamondon nous invite à lire la stratégie narrative mise au point par Dominique Rolin dans *Lettre au vieil homme* comme un défi lancé au récit conventionnel qui parie sur une structure bien cohérente, pré-organisée.



L'étude thématique de Katia Michel, psychologue et psychanalyste, porte sur la problématique de la féminité chez Dominique Rolin, illustrée par deux de ses romans : *Les Marais* (1942), son premier roman, et *Le Souffle*, couronné par le prix Fémina en 1952. Katia Michel reprend et approfondit la distinction opérée par Frans de Haes dans *Les pas de la voyageuse* (2006) entre deux typologies féminines ébauchées en miroir d'un roman à l'autre, mais dans une perspective légèrement différente : les femmes qui s'épanouissent dans la maternité et, à l'opposée, les femmes excentriques, rongées par une passion-souffrance et dont l'âme est un champ de bataille entre l'amour et la haine fraternelle. Mais ces typologies ne sauraient être des catégories figées et irréductibles. De l'amour fondé sur la reproduction à l'amour stérile mais psychologiquement fécond, ces portraits de femme connaissent des nuances, selon la résolution choisie ou la faveur accordée à l'une ou l'autre des positions. Ainsi, Katia Michel examine, en regroupant par couples, selon les similitudes, six personnages féminins, dont l'évolution lui permet de conclure que la maternité perd le plus souvent devant le désir (féministe) de l'indépendance.

Le cinquième et dernier article, signé par Maria Chiara Gnocchi, est une étude de littérature comparée qui met en rapport d'affinité, au niveau de l'esthétique romanesque, deux auteurs et deux romans : Dominique Rolin, avec *La Maison, la forêt* (1965), et William Faulkner, auteur de *Tandis que j'agonise* (*As I lay dying*, 1930). Motivé à la fois par le fait que Dominique Rolin elle-même compte le roman de Faulkner parmi ses œuvres d'élection de la littérature universelle, et par l'influence

majeure de la littérature anglo-américaine du début du XX^e siècle sur son écriture, le rapprochement des deux romans n'a pas fait jusqu'ici l'objet d'une analyse. C'est encore, croyons-nous, grâce à son caractère inédit qu'il figure en clôture de la section des articles du présent numéro de *Francofonia*. L'influence sur la littérature française du roman inauguré dans l'espace anglophone par James Joyce, Virginia Woolf et William Faulkner se fait pleinement ressentir à partir des années 1945 : le Nouveau Roman, qui voit le jour dans l'Hexagone vers la fin des années 50, assimile ces premières réformes de l'esthétique romanesque, sans pour autant s'en revendiquer directement. En ce qui concerne l'influence du Nouveau Roman sur la romancière belgo-française, Maria Chiara Gnocchi signale : bien que Dominique Rolin, installée à Paris dès 1956, se montre réceptive aux théories véhiculées dans les milieux littéraires qu'elle fréquente, notamment celui du Nouveau Roman, son esthétique est beaucoup plus redevable aux écrits de Virginia Woolf et de William Faulkner, qu'elle reconnaît d'ailleurs comme des repères incontournables. L'étude de Maria Chiara Gnocchi, habilement articulée, nous donne les clés d'une lecture en miroir de *La Maison, la forêt* et de *Tandis que j'agonise*, en repérant des thèmes et des techniques communes concernant notamment les questions de structure, de voix narrative et de traitement du temps et de l'espace.

Le corpus du présent volume consacré à Dominique Rolin inclut, au grand plaisir du lecteur, deux textes inédits : l'interview, la dernière, qu'elle accorda en 2004 à l'écrivain Jean-Luc Outers et la conférence sur Pieter Breughel qu'elle donna en 1980, deux ans après la sortie de *L'Enragé*.

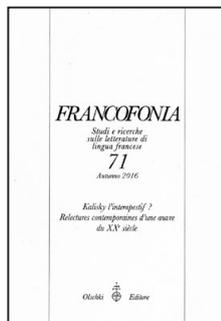


Le roman, construit sur un récit autodiégétique où le « je » appartient à un Pieter Breughel *alter ego* de la romancière, est une biographie fictive écrite en l'honneur du peintre flamand, auquel elle se sentait intimement rattachée, autant par des raisons de mémoire (Breughel est le peintre de sa Belgique natale) que de sensibilité artistique (l'humour, la cruauté, l'esthétique de la mort que les deux cultivent).

Novateur dans l'exposé de ses objectifs, qu'il réussit à atteindre, par chacune des contributions, avec une remarquable maîtrise scientifique, le présent numéro de *Francofonia* promet de servir comme ouvrage de référence pour les recherches à venir sur Dominique Rolin et son œuvre prolifique.

Diana Pop

Francofonia. Studi e ricerca sulle letterature di lingua francese, no. 71, Aurélia Kalisky, Agnese Silvestri (dir.), « Kalisky l'intempestif ? Relectures contemporaines d'une œuvre du XX^e siècle », Firenze, Olschki Editore, 2016



Le numéro 71, 2016, de *Francofonia*, publication francophone de l'Université de Bologne, est consacré à l'écrivain belge de langue française, René Kalisky. Pas toujours bien compris de son vivant, perçu comme « intempestif, inopportun, voire même comme importun », et presque tombé dans l'oubli de nos jours, l'auteur est ramené dans l'actualité par Agnese Silvestri et Aurélia Kalisky, les responsables de

ce dossier, qui se proposent justement de montrer le caractère « opportun » de son œuvre à présent. D'ailleurs, le titre « Kalisky l'intempestif ? Relectures contemporaines d'une œuvre du XX^e siècle » souligne cette incompréhension et suggère la nouvelle perspective offerte au lecteur par les études ici présentes.

En préambule, Jacques De Decker, qui, comme les autres contributeurs, reconnaît le caractère prophétique de l'œuvre de Kalisky, considère que celui-ci est « plus que jamais présent ». Ami du dramaturge et critique littéraire lui ayant consacré plusieurs entretiens et études de son vivant, De Decker est persuadé que, si la création kaliskienne n'avait pas beaucoup parlé à ses contemporains, elle touchera plus le lecteur d'aujourd'hui, ne serait-ce que par l'une de ses intuitions : celle du retour du religieux qui a été si longtemps refoulé. Comme l'histoire littéraire le montre, et c'est le cas d'autres écrivains, notamment de Pessoa, certaines écritures trouvent plus de sens à une époque qu'à une autre.

Pour une lecture pertinente de Kalisky au XXI^e siècle, les contributeurs de ce numéro, spécialistes de l'auteur ou dans des domaines d'intérêt très proches, retournent aux sources mêmes de sa création, qui sont à retrouver soit dans son identité nationale ou religieuse, soit dans des moments précis de son existence, soit enfin elles sont rattachées à quelques figures marquantes. C'est ainsi que Marc Quaghebeur se penche sur la « Belgitude/ Belgité » de l'auteur telle qu'on l'entrevoit dans l'écriture du scénario de *Charles le Téméraire*. C'est la reconstitution d'une figure légendaire dans l'histoire de la Belgique que Kalisky se propose de faire, tout en questionnant par cela l'image de son « pays entre-deux » dans